Ami du Clergé du 15 octobre 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Toussaint. — II. L'influence sociale des Saints, 609 — III. Nous sommes appelés au bonheur des Saints, 611.

Cours de prônes sur les Evangiles. — LXI. *21e Dim après la Pentecôte :* Le pardon des injures, 612. — LXII. *Toussaint :* Les béatitudes, 614.

Pour la Commémoration des fidèles trépassés. — I. Le purgatoire, 616. — II. Nos morts sont des vivants, 617. — III. Imitons les âmes du purgatoire, 619.

Sujets de circonstance. — *Sermon de charité en faveur d'un Ouvroir eucharistique pour les Missions :* Nos rapports avec le Verbe incarné, 620.

POUR LA TOUSSAINT

II

L'INFLUENCE SOCIALE DES SAINTS

Mes frères,

L'Eglise nous présente aujourd'hui la foule des élus.

Quelle reposante vision! Bienheureuse vision de paix que cette Jérusalem céleste, chante l'Eglise, dans laquelle il n'y a plus ni mort, ni cri, ni douleur!

Quelle consolante vision! car si nous contemplons parmi les élus les héroïques et inimitables martyrs qui ont conquis d'assaut la gloire céleste, nous découvrons, auprès d'eux, des chrétiens très modestes qui ont vécu cachés comme nous, hommes sans histoire. Et parmi eux il y a une place qui doit être la nôtre.

Essayons, ce matin, de comprendre la grande influence sociale que les saints ont exercée sur leur époque et la leçon qu'ils nous donnent pour l'heure présente.

I

Dans la magnifique prière qu'il fit après la Cène, Notre-Seigneur pria pour ses disciples et pour ceux qui sur leur parole croiraient en lui. Pour nous, m. f. Et il dit : « Père, je ne prie pas pour que tu les retires du monde, mais pour que tu les préserves du mal. »

C'est, en effet, dans la société présente, telle qu'elle est, que nous devons agir, pour nous sanctifier et pour être un jour glorifiés avec Jésus-Christ.

Or la société présente est sous la puissance envahissante du mal.

Est-ce que nous ne vivons pas dans le malaise? Nous ressemblons à un homme dont la santé est menacée, dont la situation est instable, dont la maison est édifiée sur un volcan prêt à faire éruption. Nous avons peu confiance dans le présent, encore moins dans l'avenir.

Considérez les relations journalières. Nous voyons les hommes vivre dans le doute perpétuel; nous ne sommes jamais certains d'avoir placé notre confiance d'une façon heureuse; votre bonne foi, votre bon cœur, votre dévouement ont été si souvent surpris, exploités par les agents très habiles du mensonge et de la fausseté!

Considérez la petite société idéale qu'est la famille. Par son institution divine, elle doit être le sanctuaire de la vertu, le temple de la fidélité, le foyer abrité contre le vent glacial, où le cœur se dilate dans les douces et reposantes affections, le nid très chaud dans lequel de nouvelles âmes s'épanouissent pour continuer la tradition des ancêtres.

Elle doit être cela; mais, trop souvent, elle n'a été fondée que par la rencontre de deux égoïsmes. Et la famille n'est plus qu'un sanctuaire païen où l'on adore le plaisir, un temple lézardé par des relations suspectes, un foyer où on ne trouve que les cendres d'affections qui ne sont plus, un nid dont les oiseaux sont tombés à terre par la désunion des cœurs qui devaient les élever.

Quant à la société elle-même, elle ressemble à une maison qui se disloque, parce que ses fondations mal assises manquent de bases.

A l'extérieur, les guerres, les révolutions; à l'intérieur, les injustices sociales, les scandales financiers, les crimes odieux, crapuleux, impunis, les passions excitées par les meneurs.

M. f., quelle est donc la source de toutes ces misères physiques et morales dont nous souffrons? Pourquoi le manque de loyauté dans les relations, le manque de respect à la parole donnée, la désunion dans les ménages, la course à l'argent, la recherche effrénée du plaisir, les scandales multipliés, la haine des classes, l'ambition des peuples? Parce qu'on a relégué Dieu dans les profondeurs de son ciel, ou plutôt parce qu'on l'a chassé de l'âme des enfants devenus des hommes. Si le ciel est vide, la terre doit être le lieu de tous les plaisirs, de toutes les jouissances, et il faut les obtenir par tous les moyens.

Oui, la société est sous la puissance envahissante du mal, et le seul véritable mal, source de tous nos maux, c'est le manque de foi, le rejet de l'autorité de Dieu et de ses commandements; disons le mot : c'est le péché.

II

Malgré ce tableau un peu sombre, notre société n'est probablement pas plus mauvaise qu'à certaines autres époques.

Pour retrouver le bonheur, il faut qu'elle reprenne son équilibre, ce qui revient à dire qu'à côté de la puissance envahissante du mal, il faut la puissance envahissante du bien.

Vous entendez aujourd'hui des appels aux forces morales. Il est d'ailleurs singulier que certains

qui les réclament sont les successeurs directs de ceux qui ont tout fait pour les détruire. Mais ces forces morales, quelles sont-elles ? Il faudrait bien les appeler par leurs noms.

La force morale est tout entière dans les deux commandements du Christ : le premier : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, » et le deuxième qui lui est semblable : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Il faut que notre société revienne à Jésus-Christ. Son enseignement, ses conseils, ses ordres, ses exemples ne sont-ils pas en opposition directe avec toutes les laideurs dont nous sommes les témoins ? Sa vie n'est-elle pas un rayonnement de toute vertu et à cause de cela de toute bonté ? N'est-il pas le vivant exemplaire, l'idéal de toute vie humaine ? Le Christ, mais c'est la vertu, la perfection, la sainteté incarnée.

Et ne disons pas que ce grand idéal ne peut être pour les hommes qu'un beau rêve irréalisable. Jésus a dit : « *Exemplum dedi vobis*. Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez ce que j'ai fait. »

Pour nous aider à le suivre, à l'imiter, il s'est affectueusement penché vers nous, comme pour nous prendre par la main. Il s'est penché vers le pécheur : « Va en paix. » Il s'est penché vers l'hésitant : « Homme de peu de foi, pourquoi douter ? » Il s'est penché vers les âmes généreuses : « Viens, suis-moi. »

Pour que la société ne sombre pas dans les tempêtes qui l'agitent, Dieu a suscité à travers les âges des saints illustres. Ils sont comme les porte-flambeaux du Christ, qui font rayonner sa douce et éclatante lumière jusque dans les repaires les plus abjects, qui manifestent son apaisante charité jusque dans les cœurs ulcérés qui ne croient plus qu'à la haine.

Il faudrait ici, m. f., devant une société qui s'éloigne de Dieu, faire passer sur l'écran la procession magnifique des moines défricheurs, bâtisseurs comme S. Benoît, S. Bruno, S. Mesmin et ses disciples, S. Liphard, S. Léonard, S. Avit ; les saints protecteurs de la France et de la cité, comme S. Remi, sainte Geneviève, S. Aignan, sainte Jeanne d'Arc ; les saints réparateurs du péché : S. François d'Assise, sainte Claire, le saint Curé d'Ars ; les saints défenseurs de la foi : S. Ambroise, S. Augustin, S. François de Sales ; les saints mystiques : les deux saintes Thérèse ; les saints protecteurs et éducateurs de l'enfance : S. Vincent de Paul, S. Jean-Baptiste de la Salle, S. Bosco ; les saints missionnaires : S. Ignace, S. François Xavier, S. Dominique. Et à côté de ces grandes âmes, combien d'autres cachées, ignorées, vivant dans l'ombre du labeur quotidien, qui ont été les anges du foyer, les consolateurs de la souffrance, les excitateurs du devoir, mais qui n'ont brillé qu'au seul regard de Dieu !

Toutes ces âmes, en contemplant Jésus-Christ, se sont senties attirées vers lui. Elles ont essayé de lui ressembler au moins par un aspect de sa divine nature et, la grâce de Dieu aidant, elles ont éclairé, soutenu, rendu meilleures celles qui les approchaient.

Les saints ont exercé une influence sociale si profonde que leur rayonnement n'est pas encore éteint.

III

Et maintenant, m. f., où sont donc les éléments de la puissance du bien dans la société actuelle ?

Ces éléments ? mais c'est chacun de nous, disciples de Jésus-Christ. Aussi nous ne devons pas nous soustraire à l'obligation que Dieu nous fait de nous sanctifier, c'est-à-dire de l'aimer de toute notre âme et d'aimer notre prochain comme nous-mêmes.

L'aimer dans la prière. Prière qui élève l'âme, la place pour un instant au-dessus des misères, des préoccupations terrestres, qui crée ou resserre les liens de notre intimité avec le Christ.

Il en est qui pensent que le temps de la prière est un temps perdu. Ecoutez le grand maréchal Lyautey faisant visite aux religieux Oblats de la colline de Sion en Lorraine : « Petits moines, vous me regardez, vous vous dites : C'est Lyautey, un maréchal de France, un homme qui a passé sa vie sur les grandes routes, qui a eu un pays entier sous ses ordres. Peut-être pensez-vous, vous surtout qui venez de prendre le froc : « Quelle vie que la sienne en comparaison de la nôtre ! Est-il possible de rester confinés dans un cloître à marmotter des prières, quand le monde est si vaste et qu'il y a tant à travailler ? » Et pourtant, moi, Lyautey, je vous dis : votre vie, votre règle, vos prières, vos sacrifices sont aussi nécessaires, aussi féconds que n'importe quelle création ici-bas. Voyez-vous, tout est équilibre, tout est ordre ; à côté de l'effort extérieur, il y a la vie intérieure ; à côté de la lutte contre les hommes, il y a la lutte contre soi-même. La vie ne serait qu'une folie incohérente si la spiritualité ne la réglait pas. Vous rendez-vous compte à quel point vous êtes utiles ? Vous êtes indispensables, vous tenez dans l'ordre du monde une place essentielle. »

Nous devons nous sanctifier en aimant Dieu dans la pénitence. Et Dieu ne nous demande rien autre chose que de porter notre croix quotidienne à l'exemple de Jésus-Christ.

Est-ce que la pénitence ne se présente pas à chaque heure du jour, dans la perfection des petites choses, dans l'accomplissement parfait du devoir d'état ? Faire bon visage au travail, à l'épreuve, au besoin, à la privation, à la maladie. Faire pénitence en cherchant à se vaincre soi-même, puisque c'est du cœur que naissent les mauvaises pensées et tout le mal, dit Jésus.

En un mot : voir en toutes choses un aspect de la volonté divine, l'accueillir le sourire aux lèvres ; nous sanctifier en aimant Dieu dans nos frères, tolérer dans le prochain ses défauts, ne pas le juger trop vite et tout faire pour essayer de le rendre meilleur. Aimons notre prochain : l'indifférence et la haine n'ont jamais fait de bien. Il n'y

a que l'amour qui touche le cœur des hommes et le cœur de Dieu.

Alors la lutte, le travail, la souffrance, l'apostolat deviennent une longue et puissante prière, en même temps qu'un sacrifice permanent.

Même si nous demeurons cachés, Dieu nous voit, Dieu nous entend, et la somme de nos petits mérites, dans la balance de sa justice, pèse plus peut-être que les péchés des hommes.

Vous le savez, un acte d'amour divin a plus de poids pour sauver le monde que les grands discours et les actions d'éclat inspirés par la vanité humaine.

* *

Devant les difficultés de la tâche à accomplir, rappelons-nous les paroles de Notre-Seigneur : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde ! Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas. »

Les saints du ciel ont d'abord été les saints de la terre. Ce sont eux qui ont sauvé la société de leur époque.

Ils nous demandent de les imiter comme eux-mêmes ont imité le Christ. Nous le ferons pour apporter notre part dans le salut de notre pays et pour assurer en même temps notre salut éternel. Ainsi soit-il.

III

NOUS SOMMES APPELÉS AU BONHEUR DES SAINTS

Mes frères,

L'Eglise nous présente aujourd'hui un magnifique spectacle. Elle entr'ouvre devant nous le ciel et nous invite à contempler l'auguste assemblée des saints.

I

De quoi se compose cette multitude si belle à voir ? Il y a des vierges, il y a des martyrs, il y a des confesseurs de la foi. Il y a des pontifes, des prêtres, des religieux et aussi des personnes qui se sont sanctifiées dans le monde. Il y a des vieillards, des hommes mûrs, des jeunes gens, des enfants. Il y a des hommes de toutes les conditions : les uns furent riches, les autres vécurent dans la pauvreté; les uns gagnèrent la félicité éternelle en s'adonnant aux travaux de l'intelligence, les autres la gagnèrent par l'humble labeur de leurs mains ; les uns passèrent leur existence dans des situations éclatantes, les autres, au contraire, dans l'obscurité et les humiliations.

Parmi eux, il n'est pas téméraire de croire que se trouvent les chers défunts qui nous ont été unis par les liens du sang, ces aïeux que nous avons connus si bons, si pieux, si résignés au milieu des infirmités de leur âge, ce père, cette mère dont la mort a ouvert une cruelle blessure au fond de notre cœur, des frères, des sœurs, compagnons de notre enfance, prématurément enlevés à notre affection.

Les voilà donc tous devant le trône de Dieu, couronnés de gloire, resplendissants d'une beauté qui l'emporte sur la blancheur de la neige, l'éclat de la pourpre et le rayonnement des plus belles pierres précieuses.

Oh ! que leur bonheur est grand ! Ils goûtent, dans la contemplation de Dieu, une joie ineffable qui surpasse tout sentiment ; ils s'abreuvent à la source même de toutes les félicités.

Là, plus de pleurs, plus de tristesse : Dieu a essuyé les larmes de leurs yeux. Là, plus de souffrances : ils ne connaissent plus la faim ni la soif ; ils ne ressentent plus les injures de l'air, les atteintes de la chaleur ou du froid ; c'est le bonheur sans bornes et sans fin.

Et combien sont-ils ? Qui pourrait le dire ? Il serait plus facile de compter les multitudes d'étoiles qui brillent dans les profondeurs presque infinies du firmament, que de dire le nombre des Bienheureux qui sont au ciel.

S. Jean, le disciple bien-aimé, à qui fut accordée la faveur de les contempler, a cependant essayé de nous en donner une idée. Il énumère d'abord les justes de chaque tribu, qui sont marqués au front, comme il le dit, du sceau de la gloire éternelle : *duodecim millia signati*. Il en compte douze séries de douze mille, chiffre mystique, qui signifie une multitude incalculable.

Puis, comme cette énumération n'a pas épuisé, loin de là, le nombre des élus, il nous fait apparaître, derrière ce long cortège, une nouvelle foule, si nombreuse, dit-il, que personne ne pouvait la compter. Elle était de toute nation, de tout peuple, de toute langue.

Ceux qui la formaient se tenaient autour du trône de l'Eternel, en présence de l'Agneau, revêtus de vêtements blancs, symbole de leur innocence, ou de robes de pourpre, symbole de leur martyre, tous portant dans leurs mains des palmes, signes de leur victoire, et d'une grande voix, d'une voix semblable à celle de la mer, ils répétaient ces paroles : « Salut à notre Dieu, qui siège sur le trône, et à l'Agneau, immolé pour le salut du monde ! »

II

Mais pourquoi l'Eglise nous fait-elle honorer tous les saints dans une seule fête ? C'est sans doute parce qu'il lui était impossible d'accorder à chacun d'eux, dans le calendrier liturgique, une fête particulière, puisqu'ils sont plus nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer.

C'est sans doute encore pour nous fournir, par l'honneur que nous leur rendons en ce jour et les prières que nous leur adressons, l'occasion de mériter leur protection, qui nous est si utile et même nécessaire. Oh ! ne cessons donc pas aujourd'hui d'implorer leur intercession et de répéter cette invocation des Litanies des Saints : « Tous les saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous. » Que de grâces ils nous obtiendront en retour !

Mais l'Eglise a surtout institué cette fête pour réveiller dans nos cœurs le désir du ciel et nous

dégager des attaches terrestres qui nous retiennent.

Cette assemblée magnifique des élus dans le ciel, je suis appelé à en faire partie un jour ; je suis appelé à vivre avec eux, à aller chanter éternellement avec eux les louanges de Dieu. La terre n'est pas mon séjour définitif : elle n'est qu'un lieu de passage, un lieu où le voyageur ne dresse sa tente que pour un jour. Pourquoi donc borner mes vœux aux biens périssables ? Mon être a une plus haute destinée, il est fait pour le ciel.

Ce bonheur que goûtent les élus, si je le veux bien, sera un jour mon partage. Jouir de Dieu, source de tout bien, ne vivre que de lui, être plongé dans cet océan infini de bonté, contempler la personne ineffable de N.-S. Jésus-Christ, voir la Sainte Vierge, passer son existence dans la société des saints, être assuré que ce bonheur ne finira jamais : quelle pure volupté, quelles saintes délices ! Taisez-vous donc, plaisirs de ce monde, ne cherchez pas à nous en imposer. Combien vous êtes éphémères, trompeurs, misérables ! Combien vous méritez peu d'exciter nos désirs !

Or, saint comme ceux dont j'admire aujourd'hui le triomphe, je puis le devenir. « Ne puis-je pas ce qu'ont pu celui-ci et celui-là ? » se demandait S. Augustin pour s'encourager à la vertu. Oui, ce qu'ont pu tant de faibles mortels comme moi, je le puis à mon tour. Car il ne faut pas se méprendre sur leur sainteté et croire qu'ils n'ont pas eu à lutter : leur vie a été peut être plus encore que la mienne une vie de combats ; cependant ils ont triomphé. Eh bien ! nous aussi, avec de la générosité, nous pouvons remporter la même victoire.

Mais je viens de le dire, il faut de la générosité : on n'arrive au ciel qu'en se faisant violence ; car il ne faut jamais cesser de réprimer les mauvais penchants de la nature. La nature nous porte à l'orgueil et il faut être humble ; la nature nous porte à la colère et il faut être doux ; la nature nous porte à l'amour excessif des biens terrestres et il faut en être détaché ; la nature nous porte à la recherche des plaisirs sensuels et il faut être pur de cœur. C'est à ce prix, et rien qu'à ce prix, que j'obtiendrai la grande récompense qui nous est promise dans le ciel : *merces vestra copiosa est in cœlis.*

* *

Oui, ô mon Dieu, nous nous attachons de tout cœur à ces vérités. Car nous voulons aller au ciel et prendre les moyens nécessaires pour y arriver. Mais nous connaissons notre faiblesse et les dangers qui nous entourent ; aussi, nous vous supplions avec l'intercession de tous les saints que vous nous accordez de vénérer aujourd'hui dans une même solennité, nous vous supplions de nous protéger contre nos ennemis, de nous protéger contre nous-mêmes, de nous garder chaque jour de notre vie. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES ÉVANGILES

LXI

21e Dimanche après la Pentecôte

LE PARDON DES INJURES

Mes frères,

La parabole des deux débiteurs, que nous présente l'Evangile de ce jour, est une mise en scène très éloquente de la cinquième demande du *Pater*, par laquelle nous prions Dieu de nous pardonner nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Cette parabole nous montre l'infinie miséricorde de Dieu à notre égard, mais nous rappelle que, pour bénéficier de cette miséricorde, il nous faut être nous-mêmes miséricordieux envers les autres, car Dieu traitera chacun de nous comme nous aurons traité nos frères, avec indulgence si nous avons été indulgents, sans pitié si nous avons été envers eux sans pitié.

I

Et d'abord cette parabole nous montre la grande miséricorde de Dieu envers nous.

Simon-Pierre venait de demander à Jésus : « Seigneur, si mon frère pèche contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? » Il croyait être très généreux en parlant ainsi, car les rabbins d'alors bornaient leur perfection à pardonner trois fois. Aussi fut-il bien étonné en entendant le Maître lui répondre : « Ce n'est pas seulement sept fois, mais soixante-dix fois sept fois qu'il faut pardonner, » autrement dit : toujours. Et pour bien faire comprendre combien rigoureusement oblige la loi de pardon qu'il formule ainsi, il mit sous les yeux de ses apôtres une de ces cours d'Orient où le courroux des monarques élève et ruine tout d'un coup les plus hautes fortunes.

Un roi, dit-il, entreprit de faire rendre les comptes à ses officiers. L'un d'eux fut amené qui lui devait la somme fabuleuse de dix mille talents. Le talent d'or, au temps de Notre Seigneur, valant neuf mille neuf cent trente-cinq francs, c'était donc près de cent millions que cet officier devait à son maître. Il s'agit évidemment d'un de ces gouverneurs, de ces satrapes qui percevaient au nom de leur roi les revenus de provinces entières. Cet officier prévaricateur s'était approprié une partie de ces revenus et les avait gaspillés ; aussi, dit l'Evangile, « il n'avait pas de quoi payer. »

Son maître ordonna donc qu'il fût vendu, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, en paiement de sa dette. Telles étaient en effet les mœurs dans l'antiquité. Le débiteur était soumis à la torture, dans l'espoir que s'il cachait ses trésors pour ne pas payer, la souffrance les lui ferait dévoiler, ou dans l'espoir que la compassion porterait ses proches à payer à sa place. La loi juive n'était pas impitoyable à ce point pour l'Israélite

insolvable, mais il n'en était pas de même des législations païennes. Sans parler de l'Orient où le débiteur devenait la chose du créancier et était livré à sa merci, à Rome son sort était fixé par la loi des Douze Tables : il pouvait être vendu comme esclave, chargé de chaînes et même mutilé. Le roi que Jésus met en scène dans notre parabole ne fait donc que se conformer aux mœurs du temps, et peut-être aux lois du pays, en ordonnant que son serviteur coupable soit vendu comme esclave, ainsi que sa femme et ses enfants.

En entendant cette sentence, l'infortuné fut frappé d'épouvante. Jusque-là il avait mené une vie princière, honorée et à l'aise. Désormais il allait mener la vie dure et humiliée des esclaves. Quelle déchéance ! Il ne peut s'y résigner. Se jetant aux pieds de son maître, il le conjure en ces termes : « Accordez-moi un délai et je vous rendrai tout ! » Il eût été bien embarrassé de tenir sa promesse et son maître le savait bien, mais, touché sans doute de son repentir, celui-ci le laisse aller ; mieux que cela, il lui fait remise de sa dette et accorde à son serviteur bien plus qu'il ne demandait.

II

Quelle bonté de la part de ce roi ! Elle est loin d'égaler, cependant, celle que Dieu nous témoigne chaque fois qu'il nous pardonne nos péchés. Chaque fois que nous avons commis un péché grave, nous avons contracté envers lui une dette infinie que Jésus-Christ seul a pu acquitter en donnant comme Dieu un prix infini à ses souffrances et à sa mort. Si nous avions eu le malheur de mourir après un péché de ce genre, notre sort aurait été celui de ce malheureux serviteur, comme lui nous aurions été livrés au démon et jetés en enfer, et cela pour l'éternité. Mais Dieu a eu pitié de nous, il nous a laissé le temps de nous repentir, de nous jeter aux pieds du prêtre qui tient sa place au confessionnal, et, satisfait de notre contrition et de notre ferme propos, il nous a pardonné, et cela non pas seulement une fois, mais combien de fois peut-être ! Oh ! oui, la miséricorde de Dieu est grande et inépuisable à notre endroit, mais à une condition toutefois : c'est que nous serons nous-mêmes miséricordieux envers ceux qui nous offensent et ne ressemblerons pas à l'officier dont parle notre Evangile.

Comme cet officier sortait libre du palais du roi qui venait de l'exaucer si généreusement, il rencontra l'un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Le denier valant quatre-vingt deux centimes, c'était donc environ quatre-vingts francs que lui devait cet homme : somme insignifiante, comparée aux cent millions dont le roi venait de le tenir quitte. Malgré cela, il se jette sur son infortuné débiteur et, le serrant à la gorge jusqu'à l'étrangler, il lui dit : « Rends ce que tu dois ! »

Le malheureux fit ce que l'officier avait fait tout à l'heure devant le roi : il se jeta à ses pieds et lui aussi lui dit : « Ayez patience et je vous rendrai tout. » Comme la somme dont il était redevable était peu élevée, on pouvait espérer qu'il tiendrait sa promesse, et le féroce créancier n'avait besoin, en effet, que d'un peu de patience pour se voir remboursé. Mais il ne veut rien entendre et, impitoyable, il fait jeter en prison son compagnon jusqu'à ce que celui-ci ait acquitté sa dette.

Les témoins de cette scène furent grandement affligés à la vue de ce qui se passait. Ils allèrent trouver le roi et le lui racontèrent. Alors le maître appela son serviteur : « Méchant serviteur, lui dit-il, je t'ai remis ta dette parce que tu m'en avais prié. Ne devais-tu donc pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon comme j'avais eu pitié de toi ? » Puis il le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette. « C'est ainsi, conclut Notre-Seigneur, que mon Père céleste vous traitera si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. »

III

M. f., la seconde partie de notre parabole est l'histoire, hélas ! de bien des chrétiens. Combien ils sont nombreux, ceux qui ont bénéficié du pardon de Dieu et qui, de leur côté, refusent de pardonner à leurs frères, d'oublier les injures qu'ils en ont reçues, nourrissent à leur endroit des sentiments de rancune, de vengeance, rejettent leurs excuses et s'efforcent de leur faire plus de mal encore qu'ils n'en ont reçu ! C'est en vain qu'on les invite à l'oubli et au pardon. « Non, non, répondent-ils, je ne puis oublier leurs injures, leurs torts, je ne leur pardonnerai jamais ! »

Les malheureux ! Ils ne voient pas qu'en parlant ainsi ils prononcent leur propre condamnation et que Dieu se conduira envers eux comme ils se conduisent envers leurs frères. Ils haïssent ceux-ci : Dieu les haïra ; ils poursuivent ceux-ci et cherchent à les perdre : Dieu les poursuivra et les perdra ; ils sont sans pitié pour ceux qui leur ont causé quelque tort, même si ces derniers s'en excusent, demandent pardon et s'offrent à réparer : Dieu se montrera pareillement sans pitié pour eux-mêmes : *sic faciet*.

Oh ! qu'il est à plaindre, le chrétien qui hait son prochain et nourrit à son endroit des désirs de vengeance ! Tant qu'il demeure dans ces sentiments, il lui faut désespérer de son salut. C'est en vain qu'il prie, Dieu est sourd à ses prières, comme lui-même l'est à celles de ceux qui l'implorent. Récite-t-il l'oraison dominicale, il lui faut s'arrêter lorsqu'il arrive à ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » sous peine de prononcer contre lui-même le plus terrible des anathèmes.

C'est en vain qu'il fait l'aumône et multiplie les bonnes œuvres : « Quand même vous distribueriez tous vos biens aux pauvres, dit S. Paul, si vous n'avez pas la charité (et vous ne l'avez pas si vous haïssez votre prochain), cela ne vous servira de rien » C'est en vain qu'il fréquente l'église et

assiste aux saints offices : du fond de son tabernacle Jésus lui dit : « Laisse là ta prière et tes présents et va auparavant te réconcilier avec ton frère. » C'est en vain qu'il fréquente les sacrements, le sacrement de pénitence en particulier : quand même le prêtre, trompé par les apparences, l'absoudrait, Dieu, du haut du ciel, ne ratifiera pas cette absolution s'il voit persévérer dans son cœur des sentiments de haine et de vengeance. Nous en avons pour garant la parole de Notre-Seigneur. Si nous ne pardonnons pas à notre frère du fond du cœur, Dieu ne nous pardonnera pas non plus, mais, comme le roi de notre Evangile fit pour son officier sans pitié, il nous livrera aux exécuteurs de sa justice, et ils ne manquent pas, ni en cette vie ni dans l'autre.

Par contre, car la contre-partie de la conclusion de Notre Seigneur est vraie, nous avons un moyen, sinon facile, car évidemment il en coûte de pardonner à ses ennemis, du moins assuré, d'obtenir le pardon de Dieu, si nombreuses et si graves que soient nos fautes. C'est de pardonner du fond du cœur à ceux qui nous ont affligés ou nous ont causé du tort de quelque façon. Si nous avons la générosité de le faire, Dieu le fera également pour nous. Que sont les cent deniers que nous doivent nos frères, c'est-à-dire les torts souvent légers dont ils se sont rendus coupables envers nous leurs égaux, comparés aux dix mille talents dont nous sommes redevables à Dieu dès que par un péché mortel nous avons offensé son infinie majesté? Que nous serions insensés de ne pas, à si bon compte, nous libérer envers Dieu ! Confiants dans sa parole infaillible : « *Dimittite et dimittemini* » (Luc, VI, 37), pardonnons donc généreusement à tous ceux qui nous sont redevables de quelque façon, et Dieu nous pardonnera plus généreusement encore. Ainsi soit-il.

LXII

Toussaint

LES BÉATITUDES

Mes frères,

Je ne sais si vous avez déjà assisté à une distribution de prix et entendu la lecture d'un palmarès ; en tout cas, l'Evangile que nous venons de chanter ressemble bien à l'une et à l'autre. Notre-Seigneur y proclame les prix de vertu mérités par les saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête et la céleste récompense que leur a value la pratique de ces vertus. Ces glorieux lauréats ne sont pas des étrangers pour nous : ce sont nos ancêtres, nos pieuses mères, les vaillants chrétiens qu'étaient nos pères ; ce sont nos frères et nos sœurs et tant d'autres parents et amis que nous avons connus et qui nous ont précédés dans l'éternité. Vous êtes venus, m. f., vous réjouir de leur triomphe et les en féliciter ; mais ce n'est pas assez : apprenez par l'Evangile d'aujourd'hui ce qu'il vous faut faire pour le partager un jour et être comme eux du nombre des bienheureux.

I

« Bienheureux les pauvres en esprit, commence par dire Notre-Seigneur, car c'est à eux qu'appartient le Royaume des cieux. »

Ces pauvres en esprit, ce sont tout d'abord ceux qui furent pauvres forcément et supportèrent avec patience et soumission à la sainte volonté de Dieu les privations, les humiliations, les souffrances qui sont les compagnes habituelles de la pauvreté : tel le pauvre Lazare qu'après sa mort les anges emportèrent dans les cieux. Ce sont ensuite les pauvres volontaires, qui renoncèrent aux biens de ce monde que parfois ils possédaient abondamment, et cela afin de marcher sur les traces du divin Maître qui, né dans une pauvre étable, mourut nu sur une croix après avoir mené la vie d'un pauvre ouvrier et n'avoir pas même eu, parfois, un endroit où reposer sa tête : tel S. François d'Assise et tant de religieux et de religieuses qui comme lui épousèrent la sainte pauvreté et se lièrent à elle par vœu. Ce sont enfin tous ces riches qui, loin de se complaire dans leurs richesses, en détachaient leur cœur, prêts à dire comme le saint homme Job si quelque événement venait à les en dépouiller : « Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout ôté, que son saint nom soit béni, » et qui, en attendant, se servaient de ces richesses afin de pourvoir moins à leurs propres besoins qu'à ceux des indigents et des malheureux : tels S. Louis, S. Jean Baptiste de la Salle et tant d'autres.

Oui, bienheureux sont tous ces pauvres et tous ces amis de la pauvreté et des pauvres ; bienheureux sont tous ceux qui leur ressemblent. Exempts des mille soucis, des mille craintes dont les richesses sont la cause pour ceux qui les convoitent ou les possèdent, ils sont déjà, de ce chef, heureux ici-bas, mais combien ils le seront davantage dans le ciel où Notre Seigneur a promis de leur rendre au centuple les biens auxquels ils ont renoncé pour l'amour de lui !

« Bienheureux les doux, continue Notre-Seigneur, parce qu'ils posséderont la terre. » Ils la possèdent déjà ici-bas, car rien ne gagne les cœurs comme la douceur, la mansuétude et la bonté. Voyez la douce bergère, sainte Germaine Cousin, comme les enfants aimaient à se grouper autour d'elle ; S. François de Sales, comme les hérétiques et les pécheurs étaient attirés par sa douceur et son inaltérable patience. Ils posséderont surtout la terre des vivants, le ciel, où ils partageront le bonheur de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

« Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Quels sont ceux que Notre-Seigneur proclame ici bienheureux ? Sont-ce ceux qui versent des larmes de dépit, de rage parce

que leurs désirs ambitieux ne sont pas satisfaits, que leur orgueil a été froissé de quelque façon ? Non, mais ce sont ceux qui pleurent sous l'étreinte de la souffrance saintement supportée, comme le faisait la Sainte Vierge au pied de la croix ; ce sont ceux qui pleurent de compassion à la vue des souffrances des autres, comme le faisaient les saintes femmes à la vue des souffrances de Jésus ; ce sont ceux qui, comme sainte Marie-Madeleine, pleurent au souvenir de leurs péchés et de Dieu qu'ils ont offensé ; ce sont ceux qui pleurent en voyant Dieu outragé et les âmes se perdre, comme le faisait Jésus lui-même devant l'endurcissement de Jérusalem. Voilà les larmes qui rendront bienheureux ceux qui les versent, parce qu'elles sont de leur part une preuve de leur amour pour Dieu et pour le prochain. Dieu promet de les essuyer lui-même dans le ciel. Quelle consolation pour ceux qui les auront versées !

II

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés. »

La justice dont parle ici Notre-Seigneur, c'est la perfection chrétienne, c'est la sainteté. Il est des âmes qui ont un tel désir d'y parvenir qu'elles quittent tout pour l'atteindre plus sûrement, selon le conseil du Sauveur : « Si vous voulez être parfait, vendez ce que vous possédez et suivez-moi. » C'est ce que firent S. Antoine et tous les saints solitaires qui, comme lui, se retirèrent dans le désert pour y mieux servir Dieu. C'est ce que font tant de saintes âmes aujourd'hui encore, qui se réfugient dans le cloître ou se vouent dans le monde aux œuvres de piété et de charité, afin de se sanctifier toujours davantage et de réaliser au moins de loin cette autre parole de Jésus : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Il en est d'autres qui ont une telle faim et soif de la justice qu'elles souffrent en voyant cette justice méconnue sur la terre, les justes persécutés et les méchants triomphants. Ah ! il n'en sera pas toujours ainsi. Au ciel, quel ne sera pas le bonheur de tous ces affamés de perfection et de justice lorsqu'ils verront Dieu et pourront l'aimer durant toute l'éternité ! Quel ne sera pas leur bonheur de le voir aimé par tous les élus et de constater que la récompense de ceux-ci est d'autant plus grande qu'ils ont été davantage méconnus sur la terre !

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde. » Etre miséricordieux, c'est sentir son cœur ému à la vue de la misère des autres. C'est leur pardonner les offenses qu'on en a reçues, leur rendre le bien pour le mal, exercer envers tous, selon les circonstances et les besoins, les œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles. Qu'ils sont nombreux dans le ciel, ceux qui ont pratiqué la miséricorde de ces différentes façons ! Qu'ils sont nombreux les émules de S. Etienne pardonnant, comme Notre-Seigneur, à ses bourreaux, les imitateurs de S. Vincent de Paul donnant des infirmières aux malades et des mères aux orphelins ! Ils ont pu offenser Dieu de leur vivant ; Dieu a oublié leurs fautes comme eux-mêmes avaient oublié celles qui avaient été commises envers eux, et il les récompense de tout le bien qu'ils ont fait aux malheureux, comme si ce bien lui avait été fait à lui-même.

III

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Ils le voient déjà ici-bas des yeux de la foi. Dieu gêne ceux qui sont esclaves de leurs passions, surtout de la plus tyrannique de toutes, le vice impur. Ayant tout à redouter de la justice de Dieu, ils cherchent à se rassurer en pensant qu'il n'existe pas, et de là à le croire, il n'y a qu'un pas. Il n'en est pas de même des cœurs purs. Ils croient volontiers en l'existence d'un Dieu de qui ils n'ont rien à redouter, mais au contraire tout à espérer. Ils vivent en sa sainte présence ici-bas, en attendant le bonheur de le voir de tout près là-haut, puisque ce sont eux qui formeront le cortège d'honneur de l'Agneau sans tache.

« Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu. » Notre-Seigneur est venu apporter la paix au monde. Les anges l'annoncent sur son berceau et lui-même, à maintes reprises, la souhaite à ceux qu'il aime. Aussi l'Eglise le salue-t-elle comme le Dieu de la paix, l'auteur et l'ami de la paix. Ceux qui comme lui aiment la paix, la font régner entre eux et leurs frères, travaillent à la rétablir entre ceux que le désordre a divisés, sont donc ses enfants privilégiés. Oh ! comme il les récompensera un jour d'avoir continué son œuvre de paix sur la terre et d'avoir, par leur exemple et par leurs conseils, aidé les hommes à s'aimer les uns les autres !

Bienheureux, enfin, ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que c'est pour eux le sûr moyen d'entrer dans le royaume des cieux. Oui, insiste Notre-Seigneur, « bienheureux serez-vous lorsqu'on vous maudira, lorsqu'on vous persécutera et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et tressaillez de joie, parce que votre récompense est grande dans le ciel. » C'est encouragés par cette promesse que tant de martyrs ont supporté les supplices et bravé la mort. Comme S. Etienne, ils voyaient au milieu de leurs tourments le ciel ouvert au-dessus d'eux et Dieu s'apprêtant à les couronner. Leur espoir n'a point été déçu et l'Eglise nous les montre, en cette fête de la Toussaint, entourant le trône de Dieu et tenant en leur main la palme du triomphe.

Voulons-nous, m. f., partager un jour le bonheur de tous ces saints ? Imitons-les. Imitons leur détachement des biens de ce monde, imitons leur douceur et leur compassion pour les malheureux, ayons comme eux un vif désir de devenir toujours meilleurs et de voir la justice régner autour de nous, fuyons tout ce qui pourrait ternir en nous

la belle vertu de pureté. Comme les saints aimons la paix et travaillons à la maintenir autour de nous. Comme eux, soyons vaillants et restons fidèles à Dieu au milieu des persécutions, et cette fête de la Toussaint deviendra un jour la nôtre, à nous aussi. Tandis que les générations futures continueront de chanter ici-bas l'Evangile que nous venons d'expliquer, dans le ciel nous bénirons Dieu de ce que ses promesses se seront réalisées pour nous. Ainsi soit-il.

POUR LA COMMÉMORATION DES FIDÈLES TRÉPASSÉS

I

LE PURGATOIRE

Mes frères,

Vous savez que le mois de novembre est le mois des âmes du Purgatoire. L'Eglise nous demande avec instance de prier pendant ce mois pour ces pauvres âmes, qui, du lieu où elles sont, nous font entendre ces paroles : « Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis ! » Pour tâcher d'exciter la compassion dans vos cœurs, pour vous inspirer le désir de secourir ces grandes misères, je me propose de vous parler aujourd'hui du Purgatoire.

I

Qui va en Purgatoire ? Ce sont les âmes qui sont sorties de leur corps en état de grâce, dans l'amitié de Dieu, mais qui momentanément voient se fermer devant elles les portes du ciel, ou bien parce qu'elles sont coupables de quelques fautes légères, ou bien parce qu'elles conservent de l'affection pour quelque péché véniel, ou bien parce qu'elles ont à payer des peines temporelles méritées par leurs anciens péchés, quoique pardonnés.

Ces âmes sont-elles nombreuses ? Hélas ! est-il besoin de se poser cette question ? Elles sont excessivement rares, les âmes qui, aussitôt après avoir quitté les liens du corps, sont dignes d'entrer immédiatement en possession de la vue de Dieu, de jouir immédiatement de la félicité céleste ; les autres, c'est-à-dire celles qui vont en Purgatoire, sont la presque totalité.

Par conséquent il y a beaucoup de probabilités qu'un jour, nous autres aussi, nous descendrons pour un temps plus ou moins long dans ce lieu de souffrances. Puisse cette pensée nous faire rentrer en nous-mêmes et nous faire prendre la résolution d'éviter, dans la mesure du possible, même le péché véniel !

Car comme elles sont terribles, les souffrances qu'on endure dans le Purgatoire ! Y est-on brûlé par les flammes d'un feu matériel ? La foi ne se prononce pas là-dessus. Cependant l'opinion la plus répandue dans l'Eglise latine est pour la croyance à un feu matériel. S. Thomas, le grand théologien catholique, va même jusqu'à dire qu'il est le même que celui de l'enfer.

Mais, quoi qu'il en soit de la nature du supplice, les Pères et les Docteurs de l'Eglise sont unanimes pour déclarer que ces souffrances dépassent tout ce qu'on peut concevoir et exprimer. Sauf que ces âmes ont la certitude d'être sauvées, ce qui est pour elles une grande consolation, elles endurent les plus intolérables souffrances.

Voici ce que dit S. Augustin, dont la parole a tant d'autorité : « Lors même que vous réuniriez tous les maux qui affligent l'humanité, tout ce que les pénitents de la primitive Eglise ont subi d'humiliations et de pénitences, tout ce que les bourreaux ont fait endurer de supplices aux criminels les plus scélérats, tout ce que les tyrans ont inventé de tourments pour assouvir leur férocité sur les membres des martyrs, enfin tout ce que l'esprit du mal a pu imaginer de tortures pour désoler et pousser à bout la patience humaine, rien de tout cela ne peut entrer en comparaison avec les épreuves du Purgatoire. » Ce tableau n'est-il pas véritablement effrayant ? Et c'est S. Augustin qui l'a tracé !

Or, combien de temps ces terribles souffrances dureront-elles ? Ici encore nous trouvons matière à de graves réflexions.

Il est vrai que quelques auteurs estiment qu'elles seront de courte durée. L'un d'eux même soutient que nul ne demeure au Purgatoire au-delà de dix ans.

Mais, outre que Dieu peut compenser la durée par l'intensité et qu'il peut condenser en une heure plusieurs années de souffrances, le sentiment commun des théologiens est que ces souffrances peuvent durer, pour certaines âmes, des siècles entiers, pour d'autres jusqu'à la fin des temps. Et ce qui vient confirmer leur opinion, c'est que l'Eglise permet d'établir, en faveur des défunts, des services à long terme et même à perpétuité.

Il nous est si pénible de supporter une vive douleur pendant un jour ! Que serait-ce si elle persistait une semaine, un mois, un an, un grand nombre d'années ? Jugez donc de la torture de ces pauvres âmes, dont les douleurs peuvent être à la fois si intenses et si longues.

II

Aussi devons-nous avoir le désir de les soulager et de répondre à leur cri de détresse : « Ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos amis ! » Pourquoi ? Parce qu'elles sont malheureuses et qu'un cœur, vraiment bon et généreux, ne peut pas voir souffrir ses semblables, sans vouloir leur porter secours, — parce que ces âmes sont chères à Dieu et que nous ne pouvons pas faire d'œuvre qui lui soit plus agréable, que de permettre à sa justice de leur faire grâce et de les appeler sans retard auprès de lui dans la félicité éternelle, — parce que nous nous assurons ainsi les plus dévoués protecteurs pour le jour où nous aurons besoin nous-mêmes de ces suffrages.

Pourquoi enfin devons nous secourir ces âmes ? Parce qu'il y en a peut-être parmi elles quelques-unes qui nous sont bien chères : des aïeux qui nous ont tant aimés, un père, une mère, qui se sont sacrifiés pour nous, des frères, des sœurs, qui jeunes encore ont été ravis à notre affection... et peut-être ces chers défunts sont-ils dans ces lieux pour des fautes dont nous avons été la cause. Oh ! écoutons donc les supplications qu'ils nous adressent et ouvrons notre cœur à la pitié, à la compassion.

Or, quels sont les moyens que nous avons de leur venir en aide ? C'est la prière, la prière enrichie d'indulgences, trésors où l'Eglise nous permet et nous demande de puiser à pleines mains pour les déverser, si nous le voulons, sur ces âmes infortunées.

C'est la sainte messe, entendue avec foi et ferveur, la sainte messe où nos supplications s'unissent au sacrifice de Jésus-Christ et deviennent ainsi toutes puissantes pour toucher le cœur de Dieu.

C'est la sainte communion : quand Jésus reposera dans votre cœur, que pourra-t-il vous refuser lorsque vous le prierez pour des âmes qui d'ailleurs lui sont chères ? En ce moment surtout récitez avec piété la prière : « O bon et très doux Jésus, » à laquelle est attachée une indulgence plénière, et alors peut-être vous sera-t-il donné d'arracher chaque fois une de ces âmes aux souffrances du Purgatoire.

* *

Dans une circonstance mémorable, S. Vincent de Paul, prêchant à des dames charitables et voulant les intéresser à l'Œuvre des enfants trouvés, leur disait : « Or ça, Mesdames, le salut de ces pauvres enfants est en vos mains : si vous le voulez, ils vivront ; si vous vous détournez d'eux, ils seront condamnés à la mort ou du moins à l'abandon. » Eh bien ! en vous parlant des âmes du Purgatoire, je viens aussi vous dire en finissant : « De vous il dépend que ces âmes entrent immédiatement au ciel ou que leur existence se continue dans d'intolérables tourments. »

Les dames patronesses répondirent par de riches libéralités à l'appel de S. Vincent de Paul. Puissiez-vous, vous autres aussi, m. f., prendre la résolution, et la tenir, de faire aux âmes du Purgatoire de riches aumônes de prières et de bonnes œuvres ! Ainsi soit-il.

II

NOS MORTS SONT DES VIVANTS

Mes frères,

Vous avez tous, je pense, bien enracinée au fond de vos âmes, la foi en la vie éternelle, et vous croyez fermement qu'à la tombe tout n'est pas fini, puisque l'âme est spirituelle et ne peut pas mourir. Aussi avez-vous la conviction que votre pensée, votre amour et vos hommages rejoignent les vôtres au delà de la tombe, les vôtres toujours vivants. Acceptez donc que je vous parle d'eux ce soir, et que je ranime ainsi dans vos cœurs le pieux souvenir que vous vous êtes promis de leur conserver sans déclin.

I. — *Nos morts se souviennent*

Quand le péché, par la faute du premier homme, est entré dans l'âme humaine, que de ravages il y a faits en quelques instants ! Tout a été bouleversé, désorganisé ; les belles facultés que l'homme avait reçues de Dieu ont été blessées, diminuées, et la mémoire n'a pas échappé à ces ravages. Faite pour garder précieusement le souvenir des personnes et des choses, elle oublie avec une étrange facilité. Que de choses nous avons apprises et qui ont déserté notre esprit ! que de détails complètement oubliés ! que de connaissances faites ici ou là, au hasard de la vie et des voyages, et qu'après des années on ne reconnaît plus ! Mais, ce qui est peut-être le plus pénible, c'est que nous oublions jusqu'à nos amis, quand nous nous trouvons séparés d'eux, jusqu'à nos parents, quand la mort nous les a ravis.

Si nous oublions si aisément, c'est que la vie, avec ses nécessités, ses épreuves et même ses joies, nous absorbe malgré nous ; il nous faut songer à mille choses, prévoir ceci et faire cela, et que de fois les circonstances vont à l'encontre de nos rêves et de nos désirs ! Il y a ensuite notre égoïsme et notre soif de plaisir ; préoccupés surtout de nos affaires personnelles, de notre propre bonheur, nous n'avons pas beaucoup l'habitude de songer aux autres, même quand ils sont là. Au sein même de la famille, il nous arrive souvent, pour satisfaire un simple caprice, de faire souffrir ceux qui nous entourent ; ce n'est point méchanceté, du moins en général, mais oubli simplement. Nous ne songeons pas aux autres quand ils sont présents ; comment nous étonner de les oublier quand ils ont disparu !

Nos morts, au contraire, se souviennent. Leur vie en effet n'est pas si compliquée que la nôtre, car leurs âmes sont maintenant libérées de la prison du corps. Ils n'ont plus à gagner le pain quotidien, ils n'ont plus le souci d'une famille à élever, ils vivent loin du bruit et de l'agitation, dans le calme et dans la paix. Car, même s'ils sont au Purgatoire, souffrant pour leurs péchés, ils ont du moins la certitude absolue d'entrer un jour au ciel. Et quant aux bienheureux qui vivent avec Dieu, déjà en possession de leur récompense, aucune épreuve ne vient les troubler, ils sont établis à jamais dans le royaume de la paix. Comme il leur est facile alors, aux uns comme aux autres, de rassembler leurs souvenirs !

En outre, ils ne connaissent plus l'égoïsme, car les saints ont dépouillé leurs défauts, ils participent de si près à la sainteté, à la charité de Dieu, et les âmes du Purgatoire, incapables désormais de commettre la moindre faute, vont se purifiant

de plus en plus. Échappant à l'égoïsme, les uns et les autres ne sont absorbés ni par leur joie, ni par leurs souffrances, et ils se souviennent de nous, constamment ils pensent à nous.

Tandis que sur la terre ils étaient obligés comme tout le monde de faire face aux nécessités de la vie, maintenant ils ont tout le temps et toute facilité pour songer à nous. Puisse cette pensée nous consoler dans nos épreuves et nous donner du courage : ceux qui nous ont aimés ici-bas, continuent de nous aimer là-haut, nous gardant toute leur tendresse et tout leur dévouement.

II. — *Nos morts voient plus clair*

Nous sommes ici-bas des ignorants, et bien souvent des étourdis ; nous manquons de la plus élémentaire sagesse et de la plus simple prudence ; nous faisons notre propre malheur en recherchant pourtant notre félicité. C'est que nous sommes encore et trop souvent les esclaves de notre corps et de nos passions, de nos mauvaises habitudes et de nos fautes passées ; il y a en nous des penchants néfastes, triste héritage reçu de nos ancêtres en remontant jusqu'à nos premiers parents, et que nous nous sommes chargés d'accroître personnellement par nos propres défaillances. Alors nous suivons la pente, comme le fleuve suit son cours.

Et c'est tout le contraire qui s'impose, car nos penchants déréglés nous conduisent au précipice, à la mort éternelle, à l'enfer. Il faut faire marche arrière, il faut remonter le courant. Mais cela exige un travail continu, un dur labeur, une longue suite d'efforts. C'est à la volonté de régner sur nos facultés et nos passions ; de maintenir chacune à sa place, de les pousser à l'action, d'harmoniser et de diriger leurs énergies vers le but commun. Et c'est à l'intelligence de voir clairement ce but et le chemin qui y mène, et de l'indiquer à la volonté.

Mais, sur terre, cela est assez difficile ; je ne dis pas : impossible, surtout avec la grâce de Dieu ; je dis : difficile, car, outre les penchants personnels, il y a l'entraînement du mauvais exemple, il y a l'atmosphère d'indifférence, il y a les manœuvres du démon ; tout cela trouble nos jugements, obscurcit notre intelligence, fausse nos raisonnements, et diminue les énergies de notre volonté ; et pour s'excuser du mal que l'on commet, on en vient aisément à se justifier en disant qu'on fait comme les autres.

Nos morts ne sont point soumis à ces misères humaines. D'abord ils n'ont plus leur corps, parfois paresseux, souvent fatigué, revêche au travail et ardent au plaisir. Ensuite, ils ne sont plus entourés de scandales, de mauvais exemples. Enfin, le démon ne peut plus rien sur eux ; il a joué sa dernière chance au moment de la mort et il l'a perdue définitivement.

En sorte que rien ne gêne leurs réflexions et leurs méditations profondes ! D'autre part, la foi chez eux vient largement au secours de leur raison. Ce n'est plus une foi endormie comme ici-bas, c'est une foi vivante et active, c'est un flambeau lumineux. Je parle ici des âmes du purgatoire, car au ciel c'est la pleine lumière, et au lieu de la foi qui ne nous fait voir les choses que comme dans un miroir, nous dit S. Paul (I Cor., XIII, 12), c'est la vision béatifique.

Vous vous demandez peut-être, m. f., où je veux en venir ? A ceci : voyant plus clair, comprenant mieux notre sublime destinée, nos morts ont des vues nouvelles sur la souffrance, sur le travail, sur la vie de la grâce, ils ont une meilleure intelligence des voies de la Providence ; en sorte qu'ils s'intéressent vivement à nous. Savent-ils que nous sommes bons chrétiens, âmes de foi, solidement enracinés dans la charité ? Ils se réjouissent, ils suivent par la pensée, par le souvenir et l'imagination, ou même peut-être par une vue directe et actuelle, nos luttes, nos victoires et nos progrès ; et ainsi nous leur faisons entrevoir l'éternelle réunion dans la gloire. Sommes-nous au contraire hors du droit chemin ? Notre grande misère les touche, les atteint profondément, et ils redoublent pour nous de miséricordieuse bonté.

III. — *Nos morts prient pour nous*

Une pensée fidèle, un amour profond, ne peuvent demeurer inactifs. Si nos morts se souviennent de nous, si notre sort, quel qu'il soit, les intéresse et les touche, certainement ils ont à cœur de nous venir en aide. Mais comment le peuvent-ils ? Par la prière. Qu'ils soient au ciel ou en purgatoire, ils sont les amis de Dieu, ils ont en lui pleine confiance ; comment n'auraient-ils pas recours à lui pour implorer ses grâces et ses bienfaits en notre faveur ?

Ceux des nôtres qui sont au ciel, doivent avoir auprès de Dieu un certain pouvoir d'intercession. Dieu en effet les a reçus dans son intimité, il doit les écouter volontiers. Et ils prient pour les leurs, pour leurs proches, leurs parents, leurs amis, et ces supplications leur sont inspirées par la plus pure charité ; Dieu, qui à lui seul forme une vraie famille : le Père, le Fils et le Saint Esprit, comprend certainement cet attachement, cette fidélité, et ce désir de partager un jour le même bonheur. Jésus qui sur terre eut une famille à Nazareth et qui s'est plu à glorifier avec lui Marie et Joseph, Jésus doit prêter une oreille attentive aux prières que lui adressent les saints pour les leurs restés ici-bas.

Au sujet des âmes du purgatoire, on ne saurait être aussi affirmatif. Leurs prières sont-elles aussi puissantes que celles des saints, c'est fort improbable, car elles ne sont pas encore dans la maison du Père, elles ont à expier, leur purification n'est pas totalement achevée, elles ont des dettes encore auprès de Dieu. Cependant, elles doivent prier pour nous, et s'il est vrai que leurs souffrances ne nous peuvent rien mériter, néanmoins nous pou-

vons penser que la miséricorde divine se laisse toucher par leurs supplications.

Et d'ailleurs, puisque nous, sur terre, nous pouvons expier pour elles, payer une part de leur dette, hâter leur délivrance, sachons y travailler de toutes les forces de notre amour ; ainsi elles ne tarderont pas à entrer au ciel, d'où, reconnaissantes du service rendu, elles se feront nos protectrices assidues et dévouées.

* *

En terminant, permettez-moi, m. f., de vous faire sentir la beauté et la douceur de nos dogmes chrétiens. La mort ne supprime pas les liens de nos âmes avec nos chers en-allés ; nos pensées, notre sollicitude, notre affection et leur souvenir, leur dévouement, leur amour se croisent pour nous joindre les uns aux autres. Par-dessus tout, la vie de la grâce nous unit tous à Dieu notre Père, dans une commune participation à sa vie divine. Que les voiles de la vie terrestre se déchirent, et nous verrons du même coup et Dieu et ceux qui nous ont précédés auprès de lui ; encore un peu de temps, et tous nous reprendrons nos corps pour vivre ensemble et avec Dieu une vie d'éternelles délices. Redisons donc, tout pénétrés de reconnaissance et d'espérance : « Je crois à la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. » Ainsi soit-il.

III

IMITONS LES AMES DU PURGATOIRE

Mes frères,

Puisque nous sommes au jour des Morts, il est juste que je vous entretienne des âmes du purgatoire. Mais, au lieu de vous les présenter comme dignes de votre compassion, ce qu'on a fait déjà maintes fois, souffrez que je vous les présente aujourd'hui comme des modèles à imiter.

On a écrit avec raison l'*Imitation de Jésus-Christ*, l'*Imitation de la Sainte Vierge*, l'*Imitation des anges*, l'*Imitation de S. Vincent de Paul, de sainte Jeanne d'Arc*. Il me semble qu'on pourrait écrire non moins fructueusement le livre de l'*Imitation des âmes du purgatoire*.

Leur situation, à ces chères âmes, a tant de ressemblance avec la nôtre ! Comme nous, on peut le dire, elles vivent dans la vallée des larmes. Mais quelle sainteté elles font éclater dans le séjour où elles se préparent à la bienheureuse éternité ! Elles sont dignes de toute notre admiration, mais en même temps elles sont un magnifique modèle présenté à notre imitation.

I

On ne peut guère entrer dans une prison sans être ému de pitié pour les malheureux qu'elle renferme. Toutefois si, parmi ces captifs, on rencontre une personne d'une grande beauté, d'un grand nom, d'une très noble race, portant d'ailleurs avec dignité une infortune si grande, encore qu'elle soit méritée, la compassion est nécessairement plus vive et plus profonde.

Tel est le sentiment qu'on éprouve quand on descend par la pensée dans le séjour des âmes souffrantes. Il y en a là sans doute qu'on dirait naguère échappées de l'enfer, comme on voit certains malades revenus des portes du tombeau ; il apparaît assez qu'une longue et cruelle maladie a fait pâlir leur teint, allongé leurs traits, voilé leur regard, alangui leur maintien, ralenti leur démarche. Néanmoins leur beauté naturelle n'est point altérée dans son fond. Ils gardent sous leur langueur la beauté native et la grâce de leur visage. Vous avez là l'image de ces âmes qui se sont converties à l'heure de la mort, ou qui ont passé leur vie dans l'habitude du péché véniel : elles ont beaucoup à expier.

D'autres, au contraire, ont une beauté si ravissante qu'on se demande ce qui leur manque pour entrer dans la gloire. Ce sont les âmes ferventes qui n'ont que peu de fautes à expier.

Mais les moins belles le sont encore assez pour qu'en les regardant on ne puisse pas plus se retenir de les admirer que de les plaindre.

Chacune de ces âmes est sainte, c'est-à-dire pourvue de la grâce sanctifiante, hors du péché, morte au péché et à jamais impeccable. Elle est ornée de toutes les vertus surnaturelles, enrichie de tous les dons de Dieu, en possession de mérites précieux et souvent de mérites sans nombre. Elle est l'amie de Dieu : elle l'aime souverainement, et lui aussi l'aime, il ne peut pas plus cesser de l'aimer qu'il ne peut cesser d'être. Aussi, quand Jésus la regarde, il estime qu'il ne s'est pas mépris et qu'elle valait vraiment le prix de son sang.

II

Mais ce qui met le comble à la sainte compassion que ces âmes inspirent, c'est leur douceur parfaite, leur quiétude imperturbable, leur silence religieux, profond, continuel, c'est l'humble docilité et l'abandon total avec lequel elles souffrent.

Le coupable qui proteste contre une punition justement imposée nous étonne ; s'il va jusqu'au murmure et au blasphème, il nous indigne ; s'il s'obstine en sa rébellion, il nous exaspère et nous fait horreur. Au contraire, celui qui avoue sa faute, qui s'humilie, qui s'accorde avec la justice, qui s'y livre, s'y complaît et paraît la bénir, touche le cœur jusqu'à l'intime.

Telles sont les âmes du purgatoire : elles souffrent avec une résignation absolue, un parfait acquiescement à la volonté de Dieu. Dans le purgatoire, il y a des soupirs ; on n'y entend jamais un seul cri, jamais de murmure, jamais d'impatience. Ces saintes âmes connaissent l'infinie sainteté de Dieu et l'absolue nécessité d'être exemptes de la rouille du péché pour contempler sa face et jouir de ses perfections ; comprenant donc qu'elles sont encore indignes d'entrer dans le ciel, elles se précipitent par un élan volontaire vers le

purgatoire comme la colombe va chercher son nid dans l'épaisseur de la forêt.

Elles souffrent horriblement, mais sans révolte, parce qu'elles l'ont mérité, parce qu'il le faut, et, soumises avec une humilité parfaite aux décisions du souverain Juge, elles redisent avec une inexprimable obéissance la parole du Psalmiste : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont pleins d'équité. » Elles ne voudraient pour rien au monde que leur supplice fût moins intense et moins long qu'il ne doit l'être. Si elles demandent à être délivrées, et parfois avec tant d'instances, c'est bien plus par amour pour Dieu qu'afin d'échapper à la peine. Elles sont même reconnaissantes à la miséricorde divine d'avoir daigné préparer des moyens de purification si énergiques qu'en achevant de satisfaire celui dont le contentement est leur bonheur, ils leur rendent à elles-mêmes cette divine beauté qui mérite et fixe à jamais le regard de l'éternel amour.

Et remarquez bien que leur patience est continuelle. Elle ne connaît point de lassitude ni d'interruption, jamais la moindre défaillance. Elles demeurent, ces chères âmes, douces et paisibles, constantes et généreuses, jusqu'à leur complète glorification. Jamais elles ne s'impatientent, toujours elles sont du parti de Dieu.

Qu'est-ce qui leur inspire une patience si héroïque? La foi d'abord. Elles savent que, dans leurs épreuves et leurs souffrances, elles ont affaire à Dieu, à sa sainteté, à sa justice, à sa miséricorde : c'est tout ce qu'elles désirent. L'espérance ensuite. Elles ont l'intime conviction du bonheur qui les attend, et cela les console : « Je me suis réjouie, disent-elles comme le Psalmiste, dans l'assurance que j'ai reçue : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Mais le motif souverain de leur merveilleuse patience, c'est leur grand amour de Dieu. Dieu est l'objet de toutes leurs pensées et de tous leurs désirs. Dans les peines qu'elles endurent, elles voient la volonté de Dieu, et voilà pourquoi elles les accueillent avec tant de soumission et d'amour. L'*Amen* que les saints du ciel disent au Dieu qui les glorifie, ces saintes âmes le disent au Dieu qui les purifie.

III

Ainsi donc le purgatoire est le séjour de la sainteté, parce qu'il est le temple de la patience parfaite. C'est là ce qui mérite notre admiration et ce qui doit provoquer notre imitation.

Comme les âmes du purgatoire, tous sur la terre nous avons à souffrir, et pour le même motif, à cause du péché. Souffrir est la loi générale, la destinée commune à tous les hommes. Ce sont les maladies, les séparations, les injustices, les persécutions, la croix sous toutes ses formes. Aussi bien pour nous que pour les âmes du purgatoire, la patience est d'une absolue nécessité; pour nous comme pour les âmes du purgatoire, elle est l'expiation, la sanctification, la perfection.

Mais quelles qualités doit avoir notre patience pour être vraiment la bonne souffrance? Les mêmes qualités que celle des âmes du purgatoire.

Comme elles, souffrons avec résignation, sans murmure, sans récrimination, sans découragement. Hélas! que de chrétiens ont sur ce point des reproches à se faire! Quand l'épreuve vient les visiter, ils se désolent, ils se plaignent amèrement, quelquefois même ils blasphèment contre la Providence, rejetant avec dépit les occasions de réparer, de mériter, que Dieu leur offre dans sa bonté miséricordieuse.

Souffrons en esprit de pénitence. Quand nous sommes en proie à la tribulation, quand notre corps est torturé par la douleur, quand notre esprit est dans les ténèbres, quand notre cœur est rempli d'amertume, quand les larmes coulent de nos yeux, souvenons-nous que nous sommes pécheurs, que nous avons offensé Dieu de mille manières, qu'il nous faut faire pénitence en ce monde ou en l'autre, et qu'en somme nous n'avons que ce que nous méritons.

Souffrons surtout par amour pour Dieu, en entière conformité à sa volonté, disant comme le saint homme Job : « Le Seigneur m'avait donné des biens, il me les a retirés, que son saint nom soit béni! » ou comme le patriarche Tobie : « Nous recevons de la main de Dieu des bénédictions, pourquoi pas aussi des épreuves? » ou comme Jésus au jardin des Olives : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne! »

Oui, souffrons ainsi; nous y trouverons double avantage : d'abord nous conserverons au milieu de nos épreuves une paix délicieuse, et ensuite nous ferons ici-bas notre purgatoire, et cela n'est point à dédaigner. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Sermon de charité en faveur d'un Ouvroir eucharistique pour les Missions

NOS RAPPORTS AVEC LE VERBE INCARNÉ

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.
(Jo., I, 14).

Mesdames,

Si l'on a pu appeler le Souverain Pontife Léon XIII le pape du Rosaire et le pape du Tiers-Ordre, il semble que son successeur Pie X méritera le titre spécial de pape de la sainte Eucharistie. Il prit pour devise : « *Omnia instaurare in Christo.* Tout restaurer dans le Christ; » et la première restauration à laquelle il mit la main fut celle de nos rapports avec le Christ, qu'il voulait rétablir dans leur véritable esprit et dans les manifestations qui leur convenaient. Et il orienta davantage la dévotion catholique vers la sainte Eucharistie.

L'Eucharistie, en effet, Mesdames, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un : c'est le Verbe divin fait chair et habitant parmi nous. Or, le fond, l'essence de toute religion réside dans la reconnaissance et le respect des liens qui unissent l'homme à Dieu.

En vérité, il est toujours un peu intimidant pour l'humaine faiblesse d'avoir affaire à Dieu, qui est la Majesté suprême, écrasante de grandeur. L'adoration et la soumission sont les premiers sentiments qui prennent l'homme quand il songe à Dieu. Les païens eux-mêmes l'avaient compris, et c'était une de leurs maximes « qu'avant toutes choses il fallait honorer les dieux, *in primis honorare deos.* » (Virgile).

Mais, d'autre part, il est vrai aussi que rien n'honore l'homme, que rien ne l'ennoblit comme le sentiment sincère et profond de ce qu'il doit à Dieu, *cui servire regnare est.* Connaître et servir Dieu c'est régner, car la gloire du maître rejaillit sur le serviteur.

Toutefois, ces rapports généraux et officiels avec l'homme ne contentaient pas le cœur de Dieu. De ses sujets, même devenus rebelles, il voulut refaire ses amis et ses enfants, et vous savez les différents pas qu'il fit pour franchir la distance infinie qui séparait sa Majesté divine de notre néant et de notre déchéance. *Exultavit ut gigas ad curendam viam,* dit le prophète (Ps. XVIII, 6) : ce furent des pas de géant, dont le premier le jeta du sein de son Père éternel et de sa gloire céleste dans la misère et l'humiliation de Bethléem. Le voilà notre frère selon la nature humaine ! — De là, chargé de nos dettes et de nos péchés, il se traîna, trente-trois années durant, par des chemins semés de persécutions et de souffrance, vers la montagne du Golgotha, pour y mourir de la mort la plus cruelle sur le gibet de la Croix. Le voilà la rançon de notre salut ! — Et afin de ne pas nous quitter encore, quand, notre rédemption accomplie, il dut remonter au ciel, il institua d'abord un sacrement, mystère de puissance, de sagesse et d'amour, la sainte Eucharistie, qui n'est autre chose que lui-même, que sa propre personne vivante et glorieuse comme au ciel, mais se cachant sous les humbles voiles des apparences de pain et de vin.

La sainte Eucharistie couronne et résume toutes les merveilles de son amour et de sa condescendance envers nous. Aussi bien, si j'entreprends de vous rappeler dans ce discours *la nature des rapports qui nous lient au Verbe divin fait chair,* je serai amené logiquement à les trouver concrétisés de la manière la plus parfaite et la plus délicieuse dans *les devoirs que nous avons à remplir envers ce grand sacrement* et dont l'un, vous le verrez, est *une généreuse offrande* en faveur de l' « Ouvroir eucharistique. »

I

Par le fait de l'Incarnation du Verbe, et grâce à l'intimité dans laquelle nous vivons depuis lors avec N.-S. Jésus-Christ, nos rapports avec Dieu ont pris un caractère absolument nouveau et spécial. Ce fut comme Dieu qu'il nous créa, mais depuis l'avènement de son divin Fils sur la terre il traite avec nous véritablement comme homme.

L'humanité de Jésus-Christ n'est point présente partout, vous le savez. Elle fut visible, trente-trois années durant, il y a dix-neuf siècles, en Judée, tant que le divin Sauveur y vécut pour fonder son Eglise et nous apprendre le chemin du ciel par sa doctrine et ses exemples, en attendant de nous en ouvrir les portes par sa mort sur la Croix. Maintenant, cette sainte humanité est glorifiée au ciel, à la droite du Père, en attendant de revenir juger les vivants et les morts.

Mais, bien que sa sainte humanité ne soit point présente partout, Jésus, qui se trouve partout comme Dieu, se souvient et se ressent toujours et partout de son union à notre nature humaine. Et comme les trois personnes divines sont et demeurent inséparables, Dieu un et simple qui nous régit et nous gouverne, qui nous voit toujours, nous enveloppe et nous vivifie, est, depuis l'Incarnation, Dieu uni à la sainte humanité de Jésus Dieu-Homme.

Il a pris vis-à-vis de nous, par la naissance de son Verbe à Bethléem, une modalité nouvelle dont il ne peut plus se départir. Des sentiments qu'il ne pouvait avoir comme Dieu, lui sont montés de l'humble condition humaine devenue sa condition adoptée, des flots de tendresse ont envahi son cœur. Il est soumis, dirai-je, — et nécessairement, — aux palpitations du cœur humain de Jésus. Partout il se sait et se sent Dieu incarné, doux et humble, tendre et compatissant, plus notre Sauveur que notre Créateur !

Cherchez à travers l'immensité des espaces le Dieu Créateur et évoquez par l'imagination les splendeurs qu'il habite, *omnia per ipsum facta sunt* (Jo., I, 3) : vous trouverez sa Majesté infinie avec devant elle des séraphins brûlants d'amour et des chérubins ravis d'extase, mais lui même revêtu d'une nature humaine et décoré de sacrés stigmates, témoignages éclatants de son infinie condescendance pour nous.

Oh ! comme la condition de l'humanité se trouve changée par cet ineffable mystère !

Autrefois, Jéhovah était le Maître qu'il fallait servir et craindre, le Dieu des armées. Son peuple choisi lui-même, les Hébreux, n'élevaient vers lui leurs regards et leur voix qu'en tremblant. Ils redoutaient comme un signe de mort la faveur de le voir : *Morte moriemur, quia vidimus Deum !* (Judic., XIII, 22). Tandis que pour nous il faut une réflexion particulière pour envisager sa grandeur, nous soupirons après ses communications, son évocation revêt naturellement le caractère d'une filiale confiance, nous l'appelons couramment le « bon » Dieu. Il s'est abaissé jusqu'à nous au point de nous permettre de traiter avec lui, non — évidemment ! — d'égal à égal, mais pourtant comme on traite d'homme à homme.

C'est si vrai que quand nous prions : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » ce n'est point à Jésus que nous nous adressons ; c'est avec Jésus, vrai Dieu et aussi vrai homme comme nous, avec Jésus notre frère aîné, que nous nous adressons à notre commun Père qui est dans les cieux ! C'est si vrai que l'Eglise termine toutes ses oraisons en invoquant le suffrage, l'intercession de Jésus qui prie pour nous, qui prie avec nous : *Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum.*

Hélas ! Mesdames, combien peu de chrétiens se montrent pénétrés, dans leurs rapports avec Dieu, de ces vérités fondamentales ! Bien peu même semblent se souvenir de cette communauté de nature qui nous unit à lui. Et cependant telle est bien notre véritable condition vis-à-vis de lui.

Sans doute, la familiarité serait une faute, le sans-gêne serait un crime de lèse-majesté. Si bon et tendre qu'il se montre envers nous, le Seigneur demeure toujours infiniment adorable. Mais d'autre part aussi, la crainte exagérée et la défiance le blessent à la prunelle de l'œil. La crainte n'est que le commencement de la sagesse. Dieu ne veut plus être servi en tremblant, sa bienveillance pour nous est sincère, nous n'avons pas le droit de suspecter son cœur. Nous pouvons ignorer ses desseins et ses décrets, je le veux, ils sont impénétrables et infiniment au-dessus de notre portée ; mais nous ne pouvons pas ignorer son amour. Nous sommes obligés de savoir qu'il ne s'est fait homme que parce qu'il nous aimait et qu'il nous a aimés jusqu'à mourir pour notre salut. Nous sommes obligés de nous souvenir que, s'il s'est fait notre égal et notre frère, il a donc un cœur humain avec toutes les impressions, toutes les émotions, toutes les sensibilités, toutes les délicatesses humaines, qu'il aime comme nous aimons, qu'il nous aime non seulement d'un amour de volonté, mais d'un amour de sentiment, avec tous ses besoins d'effusion et tous ses besoins de retour. Il veut être approché avec une confiance vraiment filiale et servi avec un dévouement vraiment senti. La dévotion envers N.-S. Jésus-Christ est le centre nécessaire de toute la religion chrétienne.

II

Quoi qu'il en soit, Mesdames, Dieu agit toujours avec une infinie sincérité, et quand même nous oublierions quelquefois envers lui les devoirs de l'amour, lui n'est jamais infidèle à ses lois.

Rien n'est beau comme de suivre comment l'amour, qui fut le principe de son avènement parmi les hommes, demeura jusqu'au bout la règle de toutes ses communications avec eux.

Il était venu sur notre terre pour nous sauver ; c'était bien grand, c'était bien beau. Mais il voulait nous sauver en se faisant aimer, et cela était bien doux ! Depuis sa déchéance par le péché, l'homme n'aimait plus Dieu ou, s'il l'aimait faiblement, il le craignait avant tout et bien davantage. Jésus venait remplacer cette loi de contrainte par une loi d'amour.

Comment s'y prit-il ?

Avant d'exiger notre amour, il nous donna le sien, et il voulut nous donner toutes les manifestations de l'amour afin d'être aimé aussi de tous les sentiments purs dont nos cœurs sont capables. Alors qu'un seul acte posé dans sa nature humaine eût suffi à notre rédemption, il préféra prendre tous les états successifs de notre humanité, l'enfance, la jeunesse, l'adolescence, l'âge mûr, afin de pouvoir attendre de chacun d'eux un retour différent de notre amour. Il voulut réunir et accumuler tous les témoignages de l'amour, la pauvreté volontaire, les privations, l'exil, les labeurs, les persécutions subies, les souffrances endurées, les peines physiques et morales, jusqu'au témoignage qui dépasse tous les autres, le don de sa vie, *majorem hac dilectionem nemo habet* (Jo., xv, 13), afin de provoquer en nous tous les genres de reconnaissance et de générosité.

Ce fut cette infinie sincérité de la charité de Jésus qui nous valut, j'oserais presque dire logiquement, la sainte Eucharistie. Après avoir fait le premier pas, le grand pas de l'Incarnation, Jésus ne s'arrêta point dans la route ouverte, tant que le dernier terme de l'amour ne fut pas atteint, *in finem dilexit eos* (Jo., XIII, 1).

Nous souffrons de l'éloignement de ceux que nous aimons. Qui pourrait s'étonner que Jésus, devant retourner à son Père céleste, ne pût se contenter de nous voir d'aussi haut et d'aussi loin qu'est le ciel ? Homme, il éprouva le besoin très humain de la présence de ceux qu'il aimait si sincèrement et qu'il continuerait d'aimer. Mais comment concilier le départ et la présence ? Tel était le problème devant lequel se trouva le cœur de Jésus lors de la dernière Cène. Et vous savez comment il le résolut.

Oh ! que je voudrais, Mesdames, pouvoir vous faire goûter l'atmosphère embaumée de cette salle bénie où l'on respirait à plein cœur, dirai-je, l'intimité de Jésus et son ineffable tendresse ! Pour la dernière fois que le Sauveur pouvait s'entretenir avec ses chers disciples, il épanchait son cœur en des effusions de bonnes paroles, de conseils, d'encouragements et de promesses telles qu'un amour divin pouvait seul en concevoir et en produire. Oh ! comme la tendresse et la douleur se mariaient délicieusement dans ce discours d'adieu ! Les disciples étaient ravis de voir, ravis d'entendre ; ce soir-là il faisait si bon auprès du Maître ! Et ils ne savaient pas pourquoi ; ils étaient loin de soupçonner le mystère qui allait clôturer ce repas ; ils ne comprenaient même pas encore pourquoi Jésus leur faisait ses adieux.

Le divin Sauveur, lui, subissait plus impérieusement que jamais tous les besoins de l'amour : donner, se dévouer, se rapprocher et s'unir.

N'avait-il pas toujours suivi ces lois ? N'avait-il pas donné, en créant, tout ce qui existe ? Ne s'était-il pas donné à la pauvre humanité à Bethléem ? Et depuis lors, sa vie de trente-trois ans, qu'avait-elle été sinon un dévouement ininter-

rompu, un don permanent de toutes les grâces et de tous les bienfaits ?

Ainsi donna et se donna-t-il jusqu'à cette soirée mémorable où, humainement, il se vit contraint d'annoncer à ses disciples qu'il allait se reprendre à eux pour retourner vers son Père.

Mais ce mot était trop dur. Il ne put pas plus le prononcer que l'exécuter.

« *Filioli,* mes chers enfants, dit-il, il faut que je remonte au ciel pour vous y préparer une place. Mais ne vous attristez pas trop, je ne vous laisserai point orphelins, je demeurerai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Et il fit son testament en leur faveur.

Que leur léguera-t-il, Mesdames ? S'étant toujours donné, tout ce qu'il eût pu leur laisser en dehors de lui-même eût été trop petit pour son amour et les eût laissés seuls.

C'est alors qu'il institua cet ineffable mystère, aussi admirable d'invention que de puissance, la sainte Eucharistie. Prenant dans ses mains bénies le pain du repas, il prononça ces irrévocables paroles : *Ceci est mon corps,* et ces autres sur le calice : *Ceci est mon sang. Et faites de même en mémoire de moi.* (I Cor., XI, 24).

Il fut arrêté cette même nuit et mourut sur la croix le lendemain ; il ressuscita le troisième jour pour affirmer sa divinité ; et quarante jours après il monta définitivement au ciel avec son âme et son corps, en présence des apôtres et de la foule de ses disciples.

Mais ses précautions étaient prises. Tout en obéissant à son Père, il avait trouvé le moyen de ne point quitter ceux qu'il aimait ; il demeurera parmi nous jusqu'à la consommation des siècles dans le saint sacrement de l'Eucharistie. Dans l'univers entier s'élèvent des églises et dans chacune d'elles il est réellement présent, aussi réellement qu'à Bethléem, qu'à Nazareth, qu'à la dernière Cène, non seulement Dieu-homme comme partout, mais Homme-Dieu, c'est-à-dire Jésus tout entier dans sa sainte humanité, rayonnant de beauté et vivant de sa grande vie ressuscitée comme au ciel, Jésus avec son véritable Corps décoré des saints stigmates, avec son véritable Sang répandu jadis sur la croix, avec ses véritables yeux si doux, ses véritables mains si bénissantes, et son vrai cœur brûlant d'amour pour nous.

III

Je dois renoncer, Mesdames, à exprimer toutes les conséquences, chacune plus touchante que les autres, qui découlent de cette perpétuelle présence humaine de Jésus parmi nous. Mais si toutes les manifestations de sa charité tendent à obtenir de nous un retour en rapport avec leur caractère, qui dira l'étendue et la nature délicate de nos devoirs envers la sainte Eucharistie ?

L'Eucharistie résume tous les états de son existence humaine et offre à la fois tous les aspects que la beauté morale peut présenter à notre tendresse comme à notre affectueuse imitation. Nous y trouvons le froid, le délaissement et l'humiliation de sa crèche de Bethléem ; — et l'obéissance de sa jeunesse : *Erat subditus illis* (Luc, II, 51) ; il y est livré à la volonté des hommes, fussent-ils des voleurs ou des sacrilèges ; — et le travail incessant de toute sa vie : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hébr., VII, 25) ; — et son silence sous l'avalanche des outrages et des calomnies qui l'y poursuivent ; — et sa mort volontaire renouvelée sur tous les points du globe, à chaque instant du jour et de la nuit, dans le saint sacrifice de la messe : *Oblatus est quia ipse voluit et non aperuit os suum* (Is., LIII, 7).

Voilà comment la sainte Eucharistie nous donne Jésus, renfermant à elle seule ses trente-trois années tout entières, reliant en elle l'enfance à la Passion, confondant Bethléem et le Calvaire et y ajoutant même l'état glorieux du ciel, afin d'être la synthèse de toutes les merveilles de l'amour de Dieu pour nous, *memoriam fecit mirabilium suorum* (Ps. CX, 4), et le centre immédiat de tous nos rapports avec lui.

Quel est donc le genre de retour que Jésus nous demande sous sa forme eucharistique ?

Qu'en d'autres circonstances on vous rappelle l'adoration, l'action de grâces, la visite, la réparation et l'amende honorable, l'humble prière et la filiale dévotion auxquelles il a droit dans ce divin sacrement, c'est juste et légitime. Mais aujourd'hui il désire que je sois devant vous le porte-parole de sa pauvreté.

Il ne serait point difficile, Mesdames, d'apitoyer vos cœurs sur le dénuement eucharistique de Jésus, surtout dans les chapelles des Missions. Son petit tabernacle de bois ressemblant plutôt à une prison délabrée, son toit de chaume, les ornements sacrés souillés ou déchirés par un trop long usage, sont évidemment indignes du Roi des rois, du Maître de l'univers, de Celui qui possède tout en propre et qui nous donne tout en abondance. Il arrive, hélas ! qu'il n'a pas même de demeure à Lui, si pauvre soit-elle, et que le missionnaire ne peut le retenir que momentanément sous le dôme de feuillage d'un grand arbre ou sous la tente où il mange et loge lui-même et doit passer le jour et la nuit. Quelle condescendance de la part de Jésus et quel abaissement pour lui ! Tout cela est très vrai, Mesdames. Toutefois, je veux éclairer votre dévotion et nullement la fausser.

Jésus Eucharistique ne souffre plus physiquement des rigueurs de la pauvreté et du dénuement : son état glorieux s'y oppose ; il n'essuie plus que les affronts de l'oubli, de l'indifférence, de l'égoïsme et de l'ingratitude des hommes. Ce n'est point la compassion qu'il réclame, mais l'amour, la reconnaissance et la dévotion. Il a choisi cette pauvreté, il ne veut avoir que ce qu'on lui donne. Mais pourquoi ?

Ah ! Mesdames, puissiez-vous comprendre l'ineffable délicatesse de ce *pourquoi* et ce qu'il renferme d'honorable et de pressant pour vous !